

La mémoire des lieux

Monique Proulx, *Les aurores montréalaises*, Montréal, Boréal, 1996, 248 p., 19,95 \$.

Christiane Lahaie, *Insulaires*, Québec, L'instant même, 1996, 136 p., 16,95 \$.

Lili Maxime, *Étheret musc*, Montréal, VLB, 1996, 224 p.

Claudine Potvin

Numéro 83, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38903ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (1996). Compte rendu de [La mémoire des lieux / Monique Proulx, *Les aurores montréalaises*, Montréal, Boréal, 1996, 248 p., 19,95 \$. / Christiane Lahaie, *Insulaires*, Québec, L'instant même, 1996, 136 p., 16,95 \$. / Lili Maxime, *Étheret musc*, Montréal, VLB, 1996, 224 p.] *Lettres québécoises*, (83), 29–30.

Monique Proulx, *Les aurores montréalaises*, Montréal, Boréal, 1996, 248 p., 19,95 \$.
Christiane Lahaie, *Insulaires*, Québec, L'instant même, 1996, 136 p., 16,95 \$.
Lili Maxime, *Éther et musc*, Montréal, VLB, 1996, 224 p.

La mémoire des lieux

« Tu avais raison, grand-mère, les lieux sont des miroirs poreux qui gardent les traces de tout ce que nous sommes. »

(*Les aurores montréalaises*, p. 53)

NOUVELLE
Claudine Potvin

LES LIEUX QUE NOUS AVONS AIMÉS OU HAÏS continuent de nous habiter bien longtemps après qu'on les a reniés. Dans les fictions de Monique Proulx, la métropole s'incruste au cœur de ces citadins qui l'arpentent en quête d'un espace particulier. Alors que la narratrice d'*Insulaires* poursuit ses morts en Angleterre, Lili Maxime se remémore des univers ancrés dans un lac Saint-Jean bouillonnant.

Fictions politiques

Monique Proulx publie ici son deuxième recueil de nouvelles. Dans *Les aurores montréalaises*, c'est un Montréal éclaté et hétérogène qu'elle dépeint à travers des fragments qui la composent. Avant tout, le recueil est un jeu sur les couleurs (« Jaune et blanc », « Rose et blanc », « Noir et blanc », « Rouge et blanc », « Blanc »), ramenant tout au blanc comme référence, signifiant ultime, « page blanche sur laquelle rien n'est encore écrit » (« Blanc », p. 239). Blanc décoloré, délavé, dans le mélange qu'offre la ville contemporaine que filtre le regard de l'autre ; ainsi, cette lettre d'une jeune Chinoise à sa grand-mère à qui elle raconte avoir découvert le sens de sa vie d'immigrante chez Canadian Tire car, écrit-elle, Montréal « était contenu dans ce magasin qui m'a tant effrayée, ce magasin aux utilités et au superflu confondus » (« Jaune et blanc », p. 56). Si la parole migrante s'inscrit dans la familiarité des gestes, dans l'étreinte excessive que réclament les amis québécois, elle suscite encore la méfiance de ceux et celles qui habitent le territoire, « les seuls à pouvoir conquérir le sol qui leur appartient déjà » (p. 56). Ces nouvelles axées sur la dimension raciale condensent la tension à l'intérieur de la cité cosmopolite telle qu'elle est vécue par l'immigrant(e) en quête d'un nouvel espace identitaire capable d'abolir, ou plutôt d'intégrer, la distance et la différence : « Peut-être qu'un jour il n'y aura plus de différence entre être un Chinois et être un Nord-Américain », peut-être qu'un jour les étrangers diront comme cette jeune fille : « J'ai trouvé mon lieu, grand-mère, celui au centre de moi qui donne la solidité pour avancer, j'ai trouvé mon milieu. » (p. 57)

Ce milieu, ce centre d'individus qui se construisent au cœur de morcellements géographiques ou qui se fissurent sous le choc de la rencontre avant de se recomposer dans la marge, c'est aussi le milieu social qui les brise à force de les tendre comme une peau de tambour. L'auteure explore, par-delà un discours fictif hyper-réaliste sur la race et les groupes ethniques (*Malcolm X*, *l'italianité*, *Souflaki*, *l'Haïtienne*,

l'aborigène), le registre urbain des classes sociales, de la différenciation sexuelle et des difficiles rapports familiaux. Toutefois, c'est à travers le personnage du robineux que Proulx remet en cause tout le discours de la perte et d'une certaine civilisation. Quatre nouvelles évoquent la figure du clochard dans ce recueil. « Ça » — le nom qu'on donne aux *bum*, aux misérables, aux mendiants, aux *bag ladies* —, « c'est couché sur le trottoir. On dirait une sculpture. Off-off-ex-post-moderne. On s'approche. Ça pue quand on s'approche, ça pue et ça remue, diable ! ça a des yeux. » (« Ça », p. 198) On comprendra pourquoi je qualifie ce recueil de politique. Il interpelle le lecteur face à l'état des choses, face au pouvoir des uns et au désarmement des autres ; Proulx y fictionnalise la façon qu'a une certaine société capitaliste de gérer l'économie des démunis et des marginaux. Plus on avance dans la lecture, plus il devient clair que le privé est politique et que, finalement, le politique est affaire de spectacle. Monique Proulx recrée le simulacre montrant que, jusqu'à un certain point, l'existence des uns et des autres se joue au niveau des malentendus, que l'ailleurs est ici et que l'autre, c'est moi.

Les mystères de Londres

Dans *Insulaires*, Christiane Lahaie a réuni une quinzaine de nouvelles entrecoupées de brefs fragments narratifs centrés sur le décès d'un vieil ami, Frederick Ward. À travers ces épisodes se dessine un fil conducteur qui explique la présence de la narratrice en Angleterre, où elle est revenue pour rendre visite à un ami, et confère au recueil un effet de continuité très réussi. Parallèlement, alors que la tragédie de *Macbeth* à laquelle nous sommes conviés se déroule, cette femme s'identifie au héros shakespearien :

Je suis là sans être là. Comme Macbeth qui, dès le premier acte, n'est plus maître de son destin, j'ai l'impression d'être victime d'un complot dont je ne connais pas les buts, d'une sorte de machination dont j'ignore la vraie nature. (p. 87)

Cette lente quête se poursuit jusqu'au seuil d'un vaste cimetière où elle retrouvera enfin l'être cher. Cet acheminement sert de préambule, mais non pas d'introduction, aux récits proprement dits, centrés sur le voyage même, un peu comme les étapes de l'existence nous mènent inexorablement vers la fin.

Pour cette visite en Angleterre que la narratrice dit avoir longuement imaginée, l'auteure dessinera avec beaucoup de sobriété un itinéraire qui fera écho à cette trame narrative initiale (le désir de Frederick) en



Monique Proulx



ce qu'il reprend le paradigme de la quête. Londres, York, Édimbourg, le loch Ness, Glasgow, Blackpool, pays de Galles, Oxford, autant de destinations à sens unique dont on ne revient jamais tout à fait ; Martha Mansion, Nigel Manly, Alec Stirling, Melany Rowan, Midge McLeod, Maureen O'Hara, Isaac Lear, Jones, Mantle, Blake, autant de noms à consonance dure sur lesquels tout étranger pourrait trébucher. L'auteure a choisi le parti pris de donner des titres anglais à toutes ses nouvelles, augmentant l'effet de désorientation. De plus, une atmosphère lugubre, le côté flou du décor et de l'existence — comme en Écosse où « l'aube a cette propriété d'émailler les contours acérés des toits et d'aiguiser le flou de l'horizon » (« *Down and Out in Edinburg* », p. 44) — ainsi qu'une sensation picturale de brouillard dominant la scène de l'écriture. Non pas que Lahaie cherche à perdre intentionnellement le lecteur devenu l'instant d'une lecture le chasseur chassé. Au contraire. La poursuite s'opère à la découverte. Aux rendez-vous manqués et aux fausses pistes succèdent des êtres-fantômes, sans visage, des monstres douteux, des amants inaccessibles, fantasmés, des amoureuses incendiaires, des vieilles dames indignes. Loin du merveilleux proposé par les dépliants touristiques, l'écriture de Lahaie semble suggérer la désespérance de la quête, l'inutilité de la rencontre finale avec l'objet (voire le lieu) convoité. Un passage de « *Bridge over the River Cam* » résume bien cette émotion d'absence : « Je veux prouver que la mort ne règle rien, qu'elle n'arrange pas les choses, qu'elle ne nous fait pas oublier les vivants. » (p. 21) Au fond, les personnages de Lahaie sont à la recherche de cette vie perdue, égarée, illusoire, brumeuse, mais nécessaire ; elle se loge toujours à l'adresse la plus inattendue. C'est au moment du retour, dans le train, que la narratrice reprend confiance alors que le contrôleur lui sourit : « Je respire, lit-on dans la toute dernière phrase d'*Insulaires*. Me voilà rassurée, moi qui croyais que je n'avais plus d'ami en Angleterre. » (p. 129) La quête n'aura donc pas été vaine.

Les souvenirs à fleur de peau

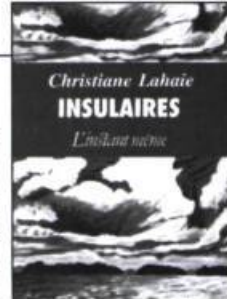
Impulsive, la prose de Lili Maxime s'accroche aux détails, de l'enfance à la vie adulte, de l'enchantement à la défaite. *Éther et musc* possède la qualité d'un fluide subtil qui flotterait au-dessus du temps, et la consistance d'un parfum masculin dont l'odeur persisterait au delà du désir. Cinq volets composent le recueil, cinq séries de cinq nouvelles, à une seule exception près (la quatrième partie en contient quatre). Chaque section est précédée d'un poème narratif qui résume en quelque sorte le ton, l'émotion et même le contenu des textes qui s'enchaînent, se coupent, se fauillent dans le décor. Les personnages reviennent également d'une nouvelle à l'autre, chevauchant le temps et

l'espace, surprenant le lecteur obligé de retourner aux histoires précédentes pour vérifier leur identité et leur destin, créant de la sorte une toile de fond sur laquelle se dessinent les drames individuels et collectifs, ajoutant force et dynamisme au grand récit de la mémoire. Cette façon de suivre ces personnages un peu à la manière romanesque renforce l'unité du livre sur le plan formel et pas seulement sur le plan thématique, unité à laquelle le genre se limite très souvent.

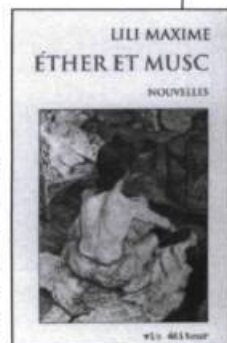
Si dans un premier temps (*Les putains font pas toutes le trottoir*), Lili Maxime aborde la violence de l'inceste et de la prostitution et la perte de l'innocence, c'est dans les deuxième et cinquième parties (*L'escalier de côté* et *Une passante sans adresse*), de loin les parties les mieux réussies, qu'elle nous livre l'enfance. On y sent la fraîcheur et la spontanéité du vécu au moment où il surgit dans le souvenir pour se refaire une beauté. Les images de la gare et du train, centrales, ramènent tous les faux départs, les retours heureux, et surtout le mouvement d'une mémoire qui regarde défiler les paysages anciens avec un mélange encore imprécis de sentiments plus ou moins classés. Pas étonnant que cette femme en plein centre de Paris se souvienne et avoue :

Et c'est là que j'ai tendu la main à la fillette que j'étais. Cette fillette plongée dans ses rêves au fond d'une maison modeste au nord du nord de son pays [...]. Alors, quand je me suis enfin retrouvée dehors, à l'air libre, moi, fille de Maria Chapdelaine et de François Paradis, je me suis dirigée avec fierté vers ce sentier conduisant à la Seine, un sourire énigmatique sur les lèvres... (« Tu vois ce décor de rêve derrière moi ? », p. 218)

Retour aux origines, reprise pour apprivoiser les regrets, refaire le tour de son jardin, voilà par où l'écriture commence pour beaucoup d'auteurs, ce sur quoi Maxime a mis à son tour avec justesse. Par contre, *De l'autre côté des gestes* (troisième partie) explore sur le plan discursif la gestuelle des corps artistiques (danseur, ballerine, chef d'orchestre, modèle, peintre) avec un désir de profondeur empêché par une certaine artificialité de ton, le tout créant un effet de casse-tête avec des morceaux en trop. Quant au quatrième volet (*Je n'attends plus Godot*), à part « Les acharnés », une parenthèse sur la classe moyenne dont sont issus la majorité des personnages de Maxime, il contient trois nouvelles plutôt déconnectées du reste malgré le lien avec le passé (l'époque, le séminaire, les psaumes). *Éther et Musc* en ce sens est peut-être un peu trop plein. Vibrant, le livre déborde de sexualité, de ferveur aussi, mais on en sort avec un peu de fièvre, ce qui est à la fois enivrant et dérangeant.



Lili Maxime



SPÉCIALITÉ : Le court tirage, qualité et service inclus !



AGMV « L'IMPRIMEUR » inc.	CAP-SAINT-IGNACE Téléphone : (418) 246-5666 Télécopieur : (418) 246-5564	MONTREAL Téléphone : (514) 848-9766 Télécopieur : (514) 848-0160	QUÉBEC Téléphone : 1 800 363-2468 Télécopieur : (418) 658-6620	SHERBROOKE Téléphone : 1 800 363-2468 Télécopieur : (418) 246-5564
-------------------------------------	---	---	---	---

IMPRESSION SOIGNÉE DE VOS LIVRES, PÉRIODIQUES ET BROCHURES.